

Quel homme faut-il être ? De la volonté malade à la volonté capable *

Gérard Siegwalt

Professeur émérite de théologie systématique à la Faculté de théologie protestante de
l'Université de Strasbourg, 9 place de l'Université, F – 67084 Strasbourg Cedex

La question « Quel homme faut-il être ? » peut nous égarer.

Je ne parle pas de la direction donnée à cette question dans Internet, où elle apparaît complétée ainsi : « Quel homme faut-il être pour plaire aux femmes ? » Par-delà le caractère existentiellement à premier abord dramatique que peut avoir cette question pour certains, la question ainsi posée y est aussitôt érotisée, sexualisée, et elle est la porte d'entrée – dans Internet – à tout ce réseau de pornographie où l'homme – l'être humain, homme et femme –, sous l'apparence de son émancipation, de sa libération sexuelle, est sollicité de s'enfoncer droit sur le chemin d'un asservissement à sa sexualité, véritable addiction égale dans sa puissance déstructurante de l'être humain à d'autres formes d'addictions. La question, dans cette situation, n'est pas, ne peut pas être : « Quel homme faut-il être ? », mais : « Puis-je être, puis-je devenir l'homme qu'il faut être ? »

La question « Quel homme faut-il être ? » peut nous égarer si nous nous enfonçons, tête baissée, dans la tentative d'y répondre telle qu'elle est posée. Nous allons droit alors sur le chemin soit du moralisme donneur de leçons soit de l'hypocrisie donnant le change, c'est-à-dire faisant semblant, camouflant, cachant la réalité autre. On reste dans les deux cas dans le conformisme de la superficialité qui, par-delà la raison sociale qui est sa raison d'être, est pragmatiquement inévitable dans une mesure plus large ou plus étroite, selon les présupposés différents des uns et des autres, et a ainsi une relative utilité toujours provisoire ; mais le conformisme social en même temps évite de voir que la question de l'homme qu'il faut être fait éclater le même conformisme. Déjà les philosophes grecs, puis également les romains, les sages de partout et de toujours, et aussi les religions, depuis les religions dites primitives (ethniques) jusqu'aux religions dites mondiales, chez lesquels cette question : « Quel homme faut-il être ? » est posée d'une façon ou d'une autre, savaient qu'elle implique un chemin, qu'elle est la question qui se pose sur un chemin, et que ce chemin est celui de toute la vie. La question « Quel homme faut-il être ? » est liée à une pédagogie ; elle ne va pas sans une pédagogie – mais une pédagogie qui ne s'arrête pas à l'enfance ou à la jeunesse : une pédagogie de toute la vie, jusqu'à la plus haute vieillesse. Au départ de ce chemin, il y a l'évidence que nous ne sommes pas l'homme qu'il faut être. C'est bien là la motivation de l'éducation que cette conscience de l'inachèvement de l'être humain à sa naissance et la nécessité de l'aider à advenir, à se réaliser dans son humanité d'homme, d'être humain, et le sens de l'éducation est de promouvoir cette réalisation.

Mais voilà que nous sommes placés devant une impasse – on peut aussi parler de défi : quelle est la compréhension qu'a l'éducation de l'homme qu'il faut être et donc de l'homme à la réalisation duquel l'éducation doit tendre ? Impasse, parce que les réponses à cette question divergent d'une culture à l'autre voire à l'intérieur d'une même culture du fait de sa pluralité interne ; parce que les réponses d'hier semblent insuffisantes, peu ajustées, peu pertinentes face à l'évolution du monde et à la réalité à jamais surprenante de la vie ; parce que les éduqués qui sont partie prenante de l'éducation ne se reconnaissent pas, en tout cas certains, dans le modèle d'éducation dominant. Il y a des systèmes d'éducation non seulement insuffisants, mais il y en a qui ont fait – ou font – faillite, et quel est le parent ou l'éducateur –

* Ce texte se fonde sur une conférence donnée le 9 mars 2017 au Gymnase Jean Sturm (Strasbourg), dans le cadre de « Vertical – Les soirées philo du Gymnase ».

homme ou femme –, par rapport aux enfants et aux jeunes qui lui sont confiés, qui n'arrive pas toujours à nouveau au bout de son latin, dépassé qu'il est dans sa responsabilité éducative ? Mais l'impasse n'est pas limitée à cette seule relation entre éducateurs et éduqués : les adultes que nous sommes ne sont-ils pas, eux aussi, toujours à nouveau au bout de notre latin avec nous-mêmes, dans des situations de décision de notre vie où nous sommes placés devant des choix à faire et où soit il n'y a pas de repère précis soit il y a des repères si divers qu'on ignore lequel suivre ? En tout état de cause, la question « Quel homme faut-il être ? » ne peut être autre chose qu'une question de recherche (question heuristique), en quête de sa réponse, j'entends de recherche existentielle, à la fois personnelle, communautaire et collective. Elle appelle à assumer ce que quelqu'un a nommé « le risque d'exister » qui est le nôtre en tant qu'êtres humains.

Voilà brossée à gros traits la problématique inhérente à la question posée : « Quel homme faut-il être ? » Mon propos consistera dans une première partie à essayer de creuser un peu davantage cette problématique pour voir quel chemin de vie s'esquisse dès lors qu'on l'affronte et donc la traverse. J'intitule ce développement comme suit : La loi et la promesse de l'incertitude essentielle de l'existence humaine. Dans une seconde partie, je réfléchirai à la condition de possibilité – existentielle – de cette promesse (inhérente à l'incertitude de l'existence humaine) de se réaliser ; je l'intitule ainsi : De la volonté malade à la volonté capable.

I. La loi et la promesse qu'est l'incertitude essentielle de l'existence humaine

A) Avant toute autre chose, il faut noter ici que la condition même pour devenir un être humain adulte, je veux dire pour devenir responsable et libre – car nous ne naissons pas responsables et libres, mais dans le meilleur des cas nous le devenons –, c'est d'affronter ce que je nomme l'incertitude essentielle, ou fondamentale, de l'existence humaine, et de reconnaître la loi et la promesse qu'est cette incertitude. Ceci concerne n'importe qui. Je pense à une personne que je rencontre parfois lors d'une promenade : cet homme de la cinquantaine pousse devant lui, dans ce qui me paraît bien être une voiture d'enfant, sa fille toute menue, de la taille d'un enfant de huit ans alors qu'elle en a trente, qui parfois me sourit, parfois reste indifférente et parfois semble protester. Lui, le père, est toujours souriant, toujours bon, tendre même pour son enfant, toujours affable pour le tout venant, et, après avoir échangé quelques mots sur le temps qu'il fait, parfois sur le cours du monde, je poursuis mon chemin, renouvelé dans mon humanité. Que ne devons-nous à ceux ou celles que Laurent (■ 258), diacre de l'église de Rome, a qualifiés ainsi : « Les pauvres (de toutes sortes) sont la richesse de l'Eglise », je dirais de l'humanité. Nous ne sommes pas sans eux ou elles, nous ne devenons pas ce que nous devenons sans eux ou elles. Notre responsabilité est humaine, notre liberté est humaine, quand nous reconnaissons tout ce que nous leur devons pour notre humanisation.

J'ajouterai un autre exemple encore. Pour la 1^{ère} fois de ma vie, il y a un bon mois, je suis allé en prison. Comment y suis-je allé ? Dans la conscience, que le vieux poète latin (Térence, ■ 159 av. J.-C.) a formulée ainsi : « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Il y a des formulations plus contemporaines de cette conscience, comme le titre du livre de Max Picard, *Hitler in uns selbst* (1946), ou le film de André Cayatte, *Nous sommes tous des assassins* (1952). Certes, il y a une différence entre le réel réalisé et le (réel) potentiel évité, et cette différence est décisive pour le cours de nos vies aux uns et aux autres. Pourtant, si cette différence est éclairante en soi, elle ne peut cacher l'évidence que, dans bien des domaines, nous devenons fautifs, que nous le voulions ou non. Je mentionne comme exemple l'exploitation, par notre civilisation dite occidentale, et ce au détriment de la justice environnementale comme de la justice entre les peuples et également entre les riches et les

pauvres, des ressources de la nature ; un autre exemple sera celui de la production et de la vente d'armes de toutes sortes qui contribuent à la prospérité de notre économie et qui, ailleurs, font les souffrances, les ruines et les cimetières. Les textes sacrés de nos religions, également les descriptions des moralistes de tous les temps, en dressant la liste des vices et des vertus, savent que l'être humain est un être de passions, et que les vertus ne sont autres que les passions maîtrisées dans le sens de leur subordination à un but qui est de construire – non de détruire – l'être humain et les relations à autrui comme celles à la création et en fin de compte à Dieu ; ces textes savent aussi que les vices sont les passions débridées qui n'ont pas trouvé leur maître mais deviennent elles-mêmes les maîtres en asservissant la liberté des êtres responsables que nous sommes appelés à être, c'est-à-dire à devenir. Regardez la représentation des vices et des vertus au portail sud de la façade de la cathédrale de Strasbourg, pour comprendre que la pâte humaine est la même pour les uns et les autres, et que la différence tient à la relation aux passions – relation apprise et toujours à apprendre, jamais acquise dans le sens de la maîtrise assurée sur les passions. Nous connaissons ici, en Alsace, également le *Hortus deliciarum* de Herrade de Hohenbourg (ou de Landsberg), récemment présenté dans des pages essentielles au grand public : quel soin apporté (dans la partie concernée) par l'abbesse à préparer les moniales du Mont Sainte Odile à leur vie religieuse, je dirais d'abord à leur humanité, à leur humanisation ; quelle finesse dans la perception du fait que nous pouvons être tentés, mais aussi dans la nomination du chemin qui va de la tentation par les passions à leur emprise dominatrice sur nous, du chemin inverse également allant de la tentation à la maîtrise des passions grâce à leur soumission au sujet humain devenant responsable et libre.

B) Il nous faut affronter, disais-je, l'incertitude fondamentale de l'existence humaine que je viens d'éclairer par quelques exemples ; ceux-ci peuvent être multipliés, et chacun de nous a les siens propres. Mais le fait d'affronter ne va pas de soi. Il y a des oppositions en nous quant à cela, quant à regarder le réel en face. J'en nommerai principalement trois, qui sont trois fuites devant le réel.

La plus courante sans doute, c'est de considérer que cette incertitude ne concerne que les autres : le malheur – le mal subi – n'arrive qu'aux autres, également le mal commis, la faute, n'arrive qu'aux autres ! Cette fuite un jour ou l'autre connaît son heure de vérité, lorsque cela nous arrive à nous-même : alors il n'y a plus d'échappatoire possible à la rencontre avec le réel tel qu'il est, à savoir autre que l'inconscience, l'ignorance, l'illusion et l'indifférence ne le font apparaître. Jour terrible de désillusion, de déception, de réveil à la réalité vraie des choses (*dies irae*), mais en même temps jour de naissance, de promesse, de vocation, car c'est maintenant que la vie commence, la vie réelle, la vie comme combat spirituel.

Une autre forme de fuite consiste, dans la conscience reconnue de cette incertitude fondamentale de l'existence humaine, à se retrancher derrière les murs d'une forteresse : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le repli identitaire, qui est le fait du communautarisme de toutes les couleurs non seulement religieuses mais aussi idéologiques (en fait, les deux se rejoignent). On s'enferme dans des certitudes dualistes : les bons d'un côté, les mauvais ou du moins ceux qui représentent une menace de l'autre côté ; la vérité, le droit et la justice ici, le risque de perversion, d'erreur et d'iniquité là. Nous savons l'actualité et l'attrait de ce repli identitaire ; nous sommes informés quotidiennement de l'extrémisme auquel il peut conduire, en particulier dans l'islamisme politique et idéologique ; sans tomber dans un extrémisme de cette sorte, nous savons que les différentes formes de fondamentalisme, aussi du côté chrétien, ont pour motif, face à l'incertitude de la vie, le besoin de sécurité, qu'elles y trouvent satisfait. On peut dire que le repli identitaire et communautariste peut certes être pour un certain nombre de personnes utile voire salvateur provisoirement, puisque, à l'abri du réel pour lequel

on n'est pas prêt, il peut être un temps de gestation pour laisser croître en soi la capacité de l'affronter comme tel : n'est-ce pas là aussi et déjà le sens des garde-fous dans l'éducation, dont la fonction est de baliser le chemin de la responsabilité et de la liberté. Il reste que, psychologiquement, le repli identitaire et communautariste, si on s'y fige au-delà du temps de maturation, est une régression, parce que pour lui la norme de la vie se confond avec une culture – une vie – passée, depuis longtemps en voie de dépassement comme telle par la culture – la vie – aujourd'hui dominante, alors que cette norme veut s'avérer comme norme de vie – et, dirais-je, comme promesse de vie – aujourd'hui ; elle est promesse du Vivant qui n'était pas seulement le Vivant hier mais qui l'est aujourd'hui comme il le sera demain, selon cette magnifique description qu'on trouve dans le livre de l'Apocalypse où le Vivant est celui qui est, qui était et qui vient et donc celui qui est le maître du passé, le maître du présent dans toute sa nouveauté et le maître de l'avenir à découvrir.

Il y a une troisième forme de fuite – non plus fuite dans une bulle ou dans le passé, mais dans le futur : la fuite dans l'utopie du « transhumanisme » ; je me réfère aux récentes Journées européennes de bioéthique qui ont eu lieu ici, à Strasbourg, lors desquelles a été thématisée la possibilité, entrevue par les sciences de la vie, d'améliorer l'être humain biologiquement mais aussi dans ses capacités cognitives. Je ne fais que la mentionner ici, parmi les fuites devant l'incertitude essentielle de l'existence humaine.

C) Pour apprendre à affronter le réel, il faut une expérience du réel. C'est lorsque Siddharta Gautama, le futur Bouddha, jusqu'alors préservé du monde extérieur par son père qui l'avait élevé en prince choyé mais reclus, s'échappe, adolescent, de sa prison dorée, que sa vie commence ; elle va le conduire, à travers mainte épreuve, à l'illumination et le faire devenir une lumière pour bien d'autres êtres. De même, l'abbé Pierre est devenu celui que nous savons lorsque, remué jusqu'au tréfonds de ses tripes qui sont aussi le tréfonds de la conscience morale, il n'a pu faire autrement, le 1^{er} février 1954, que de lancer son appel au secours pour ceux et celles qui, la nuit, mouraient de froid dans les rues de Paris. Mais il me faut arrêter ici cette énumération : de telles personnes, connues ou non, sont innombrables. Les chocs provoqués par la rencontre avec le réel sont multiples, parce que le réel est multiple, mais là où le choc est affronté, assumé, il en résulte une vocation pour la vie, quelque soit la manière dont cette vocation s'y traduit, qu'elle soit intégrée au cours de la vie menée jusque là et se trouve ainsi élargie, enrichie, approfondie, ou qu'elle fonde un nouveau départ, avec toute l'incertitude assumée de ce nouveau départ. Je donnerai encore quelques exemples peut-être moins frappants mais non moins réels de choc – je parle à ce propos de choc ontologique, de choc essentiel, qui va jusqu'à l'essence, jusqu'à la moelle, de notre être : le choc d'un mariage qui se brise et dont les partenaires concernés sont acculés par là à la décision soit de rester à jamais les victimes de cet échec, soit de devenir les acteurs de leur vie désormais devant eux ; le choc de la découverte de l'homosexualité irréductible d'un proche ou de soi-même, avec la même décision que dans le cas précédent (victime ou acteur responsable, c'est-à-dire qui répond, qui rend compte de cette homosexualité devant lui-même, devant Dieu, devant les autres) ; le choc encore d'un enfant handicapé, infirme et dont le programme qui est ainsi donné à sa vie – à toute sa vie – est soit d'être simplement assisté soit, dans la limite – la mesure – de ses possibilités, au développement desquelles cet enfant est encouragé à travailler, de prendre autant que faire se peut sa vie en main et d'en faire une œuvre pour le bien d'autres êtres, en prenant/conquérant sa place au cœur de la société, pas simplement comme revendication mais pour y apporter sa pierre à l'édifice commun de la famille humaine.

Quel homme faut-il être ? Au point où en sommes, je noterai, en une sorte de bref bilan provisoire, deux choses.

Premièrement, nous constatons le caractère irruptif de cette question, c'est-à-dire qu'elle fait irruption – existentiellement parlant – dans la vie de ceux ou celles qu'elle atteint. Et l'agent de cette question, c'est chaque fois le réel, et le choc qu'il produit.

Deuxièmement, la réponse à la question posée se doit précisément au choc du réel. L'homme qu'il faut être, c'est celui que le réel nous fait, lorsque nous l'affrontons et ne le fuyons pas ; lorsque, en accusant le coup du réel, qui toujours nous brise quelque part en nous-même, oui qui toujours met à mort quelque chose en nous, nous nous laissons engendrer par là – par ce mourir à nous-même, ce mourir à quelque chose en nous-même – à ce qui toujours est la finalité d'un tel mourir, à savoir notre être nouveau. Boris Cyrulnik parle de résilience, de rebondissement de l'être humain : ce rebondissement, lorsqu'il nous est donné de nous y ouvrir, est la faculté qui se découvre à nous, en nous, dans et à travers l'épreuve vécue comme épreuve du mal, en tant que cette épreuve est endurée, donc traversée, assumée. La foi chrétienne parle de mort et de résurrection comme d'une expérience déjà au cœur de la vie, une expérience de profondeur, de transcendance, où s'effectue en nous quelque chose qui est totalement nous et qui en même temps nous dépasse totalement, et dont nous rendons compte comme d'un « travail » du Vivant – du Dieu vivant – en nous, dans lequel travail s'actualise en nous, porte ses fruits en nous la puissance continûment agissante de la mort et de la résurrection du Christ, une puissance qui, œuvrant en nous, participant à nous, nous donne de participer à elle dans le sens, comme dit, de nous engendrer, dans, avec et à travers ce que nous sommes, à une vie neuve. Puissance de pardon, là où le poids mortifère est une faute, un mal commis ; puissance de transfiguration, là où le poids mortifère est un destin, un malheur, un mal subi ; toujours puissance de renouveau dans le sens de notre advenue à notre véritable, à notre nouveau « moi ».

D) Quel homme faut-il être ? J'ai répondu : celui que le réel nous fait. Mais celui ou celle que le réel nous fait, c'est celui ou celle qui a désormais tout à apprendre. La finalité de notre naissance – à travers l'affrontement du réel – à notre être véritable est un commencement, le commencement d'une vie où désormais il y a à découvrir, à épeler, à nommer l'homme qu'il faut être. (C'est de cela qu'il faut encore, à la fin de ce développement sur la loi et la promesse qu'est l'incertitude de notre existence humaine, dire un mot.)

Sur le chemin de découverte de l'homme qu'il faut être, deux appuis nous sont donnés, comme deux rampes qui balisent et éclairent ce chemin.

Le premier appui, c'est le réel lui-même. C'est lui le pédagogue ou celui que j'appelle notre maître à penser. Nous vivons dans le réel, qui est ce qu'il est. Toute proposition d'un chemin en dehors du réel est de l'ordre de l'illusion et du mensonge. Notre désir, disons notre rêve, s'il n'est pas de l'ordre de la rêvasserie mais de l'orientation profonde de notre être, ne nous fait pas échapper au réel mais a son lieu en lui, nous fait nous déplacer en lui : il s'affirme, mûrit, en lui et à travers lui et le transforme, pour peu que ce soit, dans le sens d'y faire apparaître une nouvelle possibilité de vivre.

L'autre appui, c'est la mémoire de l'humanité, telle qu'elle est donnée dans la culture dont nous héritons, y compris dans la tradition de foi qui, peu ou prou, y est associée. Il convient de mettre tout cela au pluriel, dans la société pluriculturelle et pluri religieuse qui est la nôtre, étant entendu qu'il y a dans cet héritage aussi d'un côté l'absence délibérée de religion – que ce soit comme agnosticisme ou comme athéisme –, de l'autre côté l'inculture voire l'anti-culture qui peut aller jusqu'à la barbarie (pour ce qui est de cette dernière, il suffit d'évoquer le national-socialisme de Hitler et, plus proches de nous, d'autres formes de fascisme et de dictature, dans tels pays du monde et parfois jusque près de nous). Dans l'inculture, ce n'est pas la plus ou moins grande absence de culture qui est en cause mais c'est quand elle s'instaure en norme et piétine de ce fait la culture qui est toujours caractérisée par sa diversité (et par la conscience de cette diversité), étant le reflet de la diversité du réel ;

l'inculture ainsi mise sur le trône est un exclusivisme, alors que la culture, qui n'est pas le chaos, est l'essai jamais abouti, toujours recherché, de l'intégration – critique – du divers, du multiple et donc de la différence dans un projet de communion humaine. La culture tient à une mémoire, et celle-ci est une mémoire aussi bien temporelle que spirituelle : la mémoire d'une histoire des peuples, des idées, des sciences, des lettres, des arts, et la mémoire, corrélative à celle qui vient d'être nommée – et déjà présente et agissante en elle – d'une quête de sens, de transcendance, d'absolu, d'essentiel, donc de ce qui, à la source de notre humanité, nous fait vivre et nous fait tendre au-delà de nous, dans le sens dans lequel Pascal dit que l'homme passe l'homme. Les traditions de foi et leurs Écritures, là où elles existent, sont les témoins particuliers de cette mémoire spirituelle.

Ces deux appuis – du réel et de la mémoire, mémoire temporelle et spirituelle, laquelle demande toujours à être entretenue et actualisée – nous permettent, sur le chemin de découverte de l'homme qu'il faut être, le discernement. Le réel seul ne donne pas de recul, la mémoire seule ne donne pas l'aujourd'hui. Il faut les corrélés, les mettre en relation, de manière réciproque, et réciproquement critique, pour qu'ils s'éclaircissent l'un l'autre. C'est ainsi que se fait le discernement qui consiste dans la question : qu'est-ce qui construit, qu'est-ce qui détruit, à savoir ma relation à moi-même, à autrui, à l'environnement, à Dieu ? C'est ce discernement qui est le combat spirituel auquel nous sommes appelés : il en va en effet dans ce discernement du combat qui décide de notre advenue à notre humanité ou qui, lorsqu'il n'est pas mené, nous laisse en retrait de notre vocation d'humanité d'homme ou de femme responsable et libre, au cœur du réel et le prenant, selon nos possibilités, à bras-le-corps, confiant dans (c'est-à-dire, nous fondant sur) le Vivant que les traditions de foi attestent chacune à sa manière, et de manière sans doute plus synergique que nous ne l'entrevoions du fait de nos préjugés, de notre ignorance ou de nos peurs.

Pour conclure ce que nous venons de dire dans tout ce qui précède : le chemin de découverte de l'homme qu'il faut être ne nous soustrait pas à l'incertitude essentielle de l'existence humaine, qui est la loi qui pèse sur chacun/e de nous – philosophiquement parlant, c'est la loi de notre contingence et donc de notre finitude, la loi du destin peut-on dire aussi –, mais qui révèle en même temps que cette loi est le masque d'autre chose, qu'elle enclôt en elle une promesse, celle de la vie, du Vivant, d'un accomplissement de la vie dans son caractère fragmentaire même.

Le chemin semble ainsi tout tracé – j'entends le chemin de l'advenue à lui-même de l'homme qu'il faut être, et donc le chemin du combat spirituel. Mais nous nous heurtons là à nouveau à une impasse, et donc un défi : pouvons-nous suivre ce chemin, en sommes-nous capables ? La question ainsi posée est celle de la condition de possibilité de saisir au bond, si je puis dire, la promesse inhérente à la loi de l'incertitude essentielle de l'existence humaine. Cette question est l'objet de la seconde partie du présent article.

II. De la volonté malade à la volonté capable

Si le chemin tracé de l'advenue à lui-même de l'homme qu'il faut être est le chemin qui dit notre pouvoir – le pouvoir de l'être humain, donc ce que nous pouvons –, la question est celle-ci : « Voulons-nous aussi ce que nous pouvons ? »

Arrêtons-nous un instant à cette question, avant encore de l'approfondir. Nous sommes plutôt familiers de la question posée dans le sens inverse. Pensons à la jeunesse : la nôtre (quand nous étions jeunes), celle d'aujourd'hui : quels rêves, quels projets ! La question qui vient au bout, inéluctable, est : « Peux-tu ce que tu veux ? » Faut-il rappeler ici la parole de Jésus concernant l'homme qui veut bâtir une tour ou qui envisage de faire la guerre, disant que cet homme a tout intérêt à s'asseoir, avant de prendre une décision, et de calculer le prix à payer pour son projet, pour éviter sinon d'aller droit à l'échec (Lc 14, 28 et suiv.). Mais la

même question se pose tout au long de notre vie, et donc également à l'âge dit de la maturité et même (foi de vieillard) dans le grand âge, alors que nous sommes confrontés à des choix à faire ou que, tout simplement, nous persévérons dans la voie dans laquelle nous sommes engagés : puis-je, pouvons-nous y aller – soit sur tel nouveau chemin qui se dessine soit sur l'ancien chemin en ne le subissant pas mais en en faisant quelque chose qui fasse sens ? Dans les vœux de Nouvel An, le premier vœu à formuler n'est-il pas qu'il nous soit donné d'accueillir, jour après jour, la force et aussi la joie et également la confiance pour assumer la tâche qui est devant nous ?

Il me faut évoquer ici le souvenir de la psychanalyste Christiane Strohl. Un jour – je ne sais plus dans quel contexte –, elle me dit que chaque fois qu'elle recevait la Cène (l'eucharistie), le pain partagé et la coupe de communion, elle s'entendait dire : « Tu peux », autrement dit : « Tu peux ce que tu veux, à savoir exercer ton métier de psychanalyste au jour le jour, au mieux de tes compétences, de ta consécration intérieure et de la sagesse qui te sera donnée. »

Tournons-nous alors vers la question telle que posée : « Voulons-nous ce que nous pouvons ? » Le pouvoir est donné, un pouvoir toujours à cultiver, à affiner, à approfondir, à élargir – aucun de nous n'est jamais au bout de ce chemin d'apprentissage qui est le chemin de notre advenue – toujours en cours – à l'homme qu'il nous faut être. Le pouvoir est donné, c'est-à-dire : il est à assumer de manière neuve chaque nouveau jour. Le chemin de notre advenue à nous-mêmes est bien, comme dit, le chemin de notre combat spirituel. D'où : « Voulons-nous ce que nous pouvons ? » « Veux-tu être guéri ? », demandait Jésus à l'homme malade depuis 38 ans (Jn 6,5). Nous voilà confrontés à la question de notre volonté.

Je ne peux ici qu'esquisser ce sujet. Nous savons d'expérience que l'appel à la volonté non seulement a des limites mais est souvent totalement inefficace voire contre-productif. Appelez une personne alcoolique – ou quelqu'un qui est sujet à quelque autre addiction – à se ressaisir ou à prendre sa vie dans ses mains : elle vous rira au nez ou se détournera, consciente de son impuissance, de l'impuissance de sa volonté ; votre appel moral, au lieu de l'aider, l'enfoncera un peu plus dans son enfer. Chacun de nous a ses petites addictions, et nous savons ce qu'il peut nous en coûter de nous défaire de telle habitude dont nous connaissons le caractère aléatoire, non nécessaire ; nous savons que, si nous y réussissons, nous remportons une victoire sur nous-même. Je me contente de l'exemple du carême pendant lequel nous sommes invités à vivre – à faire l'exercice de vivre « sept semaines sans » : sans ceci ou cela, peut-être sans chocolat, sans cigarette, sans vin, sans viande, ou encore sans télévision ou sans smartphone ; ou encore, sans l'indifférence vis-à-vis de notre voisin, sans la dureté de cœur vis-à-vis de tel de nos proches, sans manque de respect de ma propre âme, ou de mon propre corps ou de mon propre esprit et de leur voix qui me dit : « Si tu continues ainsi, si tu ne changes pas, tu t'éloignes de ton humanité, de l'homme qu'il faut être... » « Sept semaines sans », qui veulent devenir « sept semaines pour » : pour un renouveau de mon humanité, pour une nouvelle poussée dans l'accouchement à mon être véritable, jusqu'à ce qu'enfin, après d'autres poussées encore tout au long de notre vie, nous vivions l'ultime poussée que nos amis de l'Orthodoxie comprennent comme notre « naissance au ciel ».

Volonté malade, grevée de bien des façons dont nous connaissons, pour certaines, les tenants et les aboutissants et dont, pour d'autres, ceux-ci nous échappent. Volonté malade qui peut se gonfler dans la volonté de soi, la volonté d'avoir raison (celle-ci est une expression de la volonté malade), ou qui peut implorer dans la volonté faible, celle qui se couche et qui se larmoie de son incapacité. Orgueil d'un côté, résignation et dépression de l'autre côté ; on pourrait dire aussi : moralisme d'un côté avec son autre face, l'hypocrisie, et relativisme, laxisme, indifférentisme de l'autre. Ne nous y trompons pas : ces données ne valent pas seulement au plan de l'individu, mais elles marquent notre société voire notre civilisation dominante comme telle, avec le libéralisme débridé de notre économie productiviste d'un

côté, le consumérisme et le suivisme de l'autre côté. Le diagnostic porté vaut non seulement sur le plan anthropologique mais encore sur le plan sociologique.

Face à la volonté ainsi caractérisée de malade, qu'elle prenne la forme prétentieuse ou la forme faible, se situe le « statut » de la religion, et donc de fait des religions. Je parle de la vérité, de la vocation vraie des religions, et cela dans la conscience de la distance qu'il peut y avoir, et que toujours à nouveau il y a, si manifestement, entre cette vérité et la réalité empirique des religions. Il n'y a pas que la volonté malade en général ; les religions ont leurs maladies – les maladies de la foi –, depuis l'absolutisme exclusiviste (la théocratie) d'un côté, le relativisme conformiste et sans sel de l'autre côté. Aucune religion particulière n'a le monopole de ces maladies, et nous connaissons assez les exemples (passés et présents) dans les unes et les autres pour que je n'aie pas besoin de faire de dessin de ces perversions religieuses. Il reste que les religions ne sont pas réductibles à ces dernières, mais qu'elles ont en elles non seulement des ressources de renouveau (tout comme la volonté elle-même : j'y viendrai) susceptibles de surmonter ces perversions mais, de ce fait même, une puissance toujours neuve d'humanisation et donc de mise au monde de l'homme qu'il faut être.

Nous n'avons certes pas à éluder à ce propos les conceptions différentes de l'humanité de l'homme qu'ont les différentes religions. Dieu merci, l'ère de l'ignorance des religions les unes par rapport aux autres – et donc de la méfiance, de la peur, de la concurrence, de la polémique – est en voie de dépassement, du moins dans les pays où ces religions cohabitent, où leurs membres se fréquentent et se savent partie prenante les unes et les autres, et également avec les autres composantes en présence (parfois majoritaires par rapport à elles), de la construction d'une société de cohésion, de justice, d'équité, de liberté, de fraternité et de paix. Le dialogue interreligieux, en particulier sous nos latitudes, entre les trois religions monothéistes et également avec (l'hindouisme et) le bouddhisme et toute autre religion susceptible d'être concernée, est une exigence non seulement sociologique, pour le vivre ensemble, mais également théologique, au nom de la foi elle-même. Il en va d'affronter ensemble la soi-disant prétention d'absolutisme de la vérité religieuse, et de comprendre grâce à cela que la vérité religieuse n'a légitimement de prétention autre que de servir l'humanisation de l'être humain, et que sa crédibilité s'avère dans sa capacité à y contribuer. En raison de la pluralité des religions, leur crédibilité tient à leur capacité à contribuer ensemble à cette fin, dans une synergie qui sera toujours à nouveau faite de tensions, mais de tensions qui, si elles sont selon la vérité, seront vivantes, vivifiantes pour chacune des religions concernées.

Pour parler du « lieu » chrétien qui est le mien, quel enrichissement, pour notre propre christianité, que l'apport que fournit à notre compréhension de nos Écritures saintes, et singulièrement du Nouveau Testament, l'exégèse juive, rabbinique, qui nous aide à entrevoir ce qu'aurait pu devenir la branche du judéo-christianisme qui a été coupée de celle, triomphante, du pagano-christianisme, du fait de la dispersion du judaïsme à partir de l'an 70 de notre ère ! Quel enrichissement également que la lecture, en parallèle, de la Bible et du Coran, avec les questions, les interpellations, les réflexions réciproquement critiques ainsi soulevées et le chemin d'humanisation ainsi approfondi dans son exigence et dans sa promesse de part et d'autre ! Quel enrichissement, encore, dont témoignent bien des personnes qui en ont fait l'expérience, que la rencontre avec telle forme de méditation qui nous vient du bouddhisme ! Quel renouvellement, quel approfondissement, quel élargissement de leur foi et de leur vie chrétienne, grâce à cette rencontre à laquelle ils ne se sont pas soustraits mais qu'ils ont vécue comme providentielle pour leur humanisation, par la découverte de la dimension de silence – une dimension proprement créative – inhérente à leur propre tradition de foi chrétienne mais qui y a été largement occultée à travers l'histoire ! Quelle libération, enfin, par rapport à la tentation absolutiste, exclusiviste, de la propre religion toujours à nouveau latente quand, au lieu de toute idée de suprématie, de pouvoir, de

volonté de réduction de l'autre différent à soi et dans ce sens de prosélytisme, les uns et les autres apprennent, acceptent, à se placer, chacun à partir de sa propre tradition de foi, devant l'absolu, celui que dans les traditions monothéistes nous appelons Dieu, et (je cite la Charte de la Fraternité d'Abraham de mon quartier) à laisser – dans le dialogue interreligieux – ce Dieu « nous convertir lui-même les uns et les autres toujours davantage à Lui, qui est source de vérité, de liberté, d'amour et de courage ».

Oui, donc, les religions selon leur vérité se trouvent face à la volonté malade. Chacune a à ce propos sa parole – ou son apport – spécifique, et la synergie de ces apports spécifiques ne pourra apparaître qu'ainsi. Je dirai, en chrétien que je souhaite toujours devenir, que le message chrétien¹, le message évangélique de la puissance spirituelle du Christ (de Dieu en Christ dans la puissance de l'Esprit), ce message salvateur, guérissant et orientant, donnant sens au réel, (ce message) représente une *attaque* contre la volonté de soi, qui est destructrice, et contre la volonté faible, qui laisse détruire. Il les brise toutes deux et délivre ainsi la volonté malade de l'enfermement qui nous fourvoie en nous-mêmes. Pour y parvenir au plan personnel, une psychothérapie tout comme un accompagnement spirituel peuvent être de mise. Est nécessaire en tout cas la pratique régulière du dialogue avec d'autres, dans la famille, la communauté de foi, ainsi que les différents domaines de la société.

C'est ainsi que s'effectue ce que saint Paul et à sa suite la Réforme protestante du XVI^e siècle, aujourd'hui dans un profond accord entre nos Églises chrétiennes d'abord latines, entendent par justification par grâce, par la foi. Elle consiste dans le fait de devenir ajusté ; la justification est un ajustement, ou encore un relèvement, de notre être humain intérieur, une mise debout de notre volonté vécue comme un don libérateur pour elle, la libérant de son asservissement comme volonté malade. Cet ajustement, ce redressement, ce renouveau de ma volonté – toujours à actualiser chaque nouveau jour – m'habilite moi-même et habilite tout un chacun, dans la communauté de foi comme dans la société humaine plus large, à reprendre constamment le combat spirituel, qui est certes un combat personnel et communautaire mais qui, à partir de la motivation spirituelle qui est la sienne concerne toutes choses. C'est la volonté redressée, ajustée à notre vocation d'humanité et au réel qui est l'espace où nous avons à vivre cette vocation, c'est elle – la volonté capable – la manifestation de la foi qui sauve, fondée dans la grâce, dans le don du Christ, et elle est cela autant au plan personnel qu'au plan communautaire et au plan politique, également face à la mort.

*
* *

Pour conclure, je rappellerai le chemin parcouru. Étant parti du constat que la question « Quel homme faut-il être ? » renvoie à tout un programme de vie qui ne cesse de nous laisser démunis, tant les propositions à ce propos sont diverses et les situations de vie chaque fois différentes, nous avons dans la première partie thématiqué la loi et la promesse qu'est l'incertitude essentielle de l'existence humaine. Loi, car nul n'y échappe ; promesse, car un chemin de vie peut être trouvé – discerné – dans le réel tel qu'il est et en tant qu'il est éclairé par la mémoire temporelle et spirituelle actualisée qui nous est donnée. Dans la seconde partie, partant du constat que le pouvoir n'est pas déjà le vouloir, partant donc de la déficience – ou maladie – de la volonté, nous avons fait fond sur le trésor de ressource spirituelle que représentent les traditions de foi et, parmi elles, et pour ce qui la concerne en ouverture aux autres traditions de foi, de la tradition de foi chrétienne, pour y trouver à l'œuvre la réalité agissante, et donc efficiente, autrement dit la puissance toujours neuve d'humanisation et donc d'accouchement de l'homme qu'il faut être.

¹ Voir pour ce qui suit l'article « Justifiés par grâce, par la foi », in : Gérard Siegwalt, *Le défi humain* (Écrits théologiques V), Paris, 2017, p. 309.

Je n'ajouterai que ceci : Nous formons les uns avec les autres une communauté de destin, et aussi une communauté de destinée, de vocation, sur le chemin ainsi indiqué du combat spirituel, qui est le combat de notre humanité. Sur ce chemin, lorsque nous nous laissons empoigner par notre vocation à la fois commune et en même temps chaque fois personnelle, nous sommes au bénéfice les uns des autres, des soutiens critiques les uns pour les autres, aussi bien par la diversité des chemins concrets des uns et des autres que par le partage de ces chemins en tant que s'avérant être des chemins de vie. Nous sommes appelés, pour notre bien aux uns et aux autres, à vivre cette diversité tout comme ce partage, qui sont l'un et l'autre au service de notre advenue comme l'homme qu'il faut être, que nous pouvons devenir.